

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS FREE PUBLICATIONS INCORPORATED

Marque: 222 rue de Charbon, Entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office at New Orleans Second Class Matter

OFFICE POUR LES PREVISIONS ANNUELLES DE DRENDRE, VENTS ET LOCATIONS, ETC., QUI S'OLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LES AVERTISSEMENTS.

TEMPERATURE

Du 3 avril 1907.

Thermomètre de F. CLAUDEL, Opticien, Successeur de E. & L. Claudi, 632 rue Canal, N. O., La.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Désagréable Dispute

Comme si la corruption constatée à San Francisco et ailleurs, les accusations portées un peu partout n'étaient pas suffisantes pour placer les politiciens et la politique en piètre posture devant l'opinion publique, voici qu'une dispute tout au moins désagréable éclate entre M. Harriman, un des rois des chemins de fer, et le premier magistrat du pays, le président Roosevelt.

Dans une lettre adressée à un de ses amis en décembre 1905 M. Harriman dit que dans la campagne politique précédente M. Roosevelt lui a demandé de contribuer à la formation d'un fonds de \$250,000 pour assurer le triomphe du parti républicain dans l'état de New York. Cette lettre n'était évidemment pas destinée à la publicité, mais un grand journal de New York a réussi à en obtenir l'original ou une copie, et malgré les efforts de M. Harriman la publiée. Celui-ci, tout en déplorant la publication de la lettre, en a admis l'authenticité, et c'est alors que le président Roosevelt est entré en scène, en opposant un démenti formel à l'assertion de M. Harriman. En même temps M. Roosevelt publiait des lettres écrites par lui au congressiste Sherman de New York vers la fin de 1906 à l'appui de sa déclaration.

Mais M. Harriman revient à la charge et dit que le président Roosevelt se montre très injuste envers lui. Il affirme que le président s'est gardé de publier toutes les lettres relatives à ses relations avec lui, et qu'il n'en publie qu'imparfaitement quelques-unes. L'affaire en est là, et comme la dispute va sans doute continuer, le public s'apprête à compter les points, sachant bien qu'il n'en peut résulter rien de sérieux.

La popularité du président Roosevelt, qui semble aujourd'hui plus grande que jamais, n'en sera nullement atteinte. Il est républicain, et à ce titre, tout en remplissant consciencieusement ses devoirs de président et en évitant soigneusement tout acte de partisan dans l'exercice de ses fonctions officielles, il peut parfaitement aider son parti dans la mesure des moyens qui lui sont permis.

Or, il est de toute évidence que d'énormes sommes sont aujourd'hui nécessaires pour les élections, et que tout parti politique, si populaire qu'il soit, risquerait fort d'échouer s'il ne possédait, et en abondance, le "nerf de la guerre". Dans ces conditions, si M. Roosevelt a aidé

son parti en obtenant de l'argent pour la campagne de 1904, il n'a fait que ce qu'aurait fait tout politicien, à quelque parti qu'il appartint.

Quant à M. Harriman, "roi des chemins de fer", il ne pourra compter à l'avenir sur la bienveillance de l'administration de M. Roosevelt, qui n'est déjà pas des mieux disposées envers les grandes corporations.

On peut regretter cette dispute, d'abord parce qu'elle n'aura pas de résultat de nature à intéresser sérieusement le public, ensuite parce qu'il est certaines choses dont il vaut mieux ne pas parler, chacun pouvant se demander s'il est bien l'abri de tout reproche.

Pendant un siège.

On a parlé à propos de la mort de M. Berthelot, des diners que certaines personnalités organisaient chez Brébant pendant le siège de Paris. Sait-on, à ce propos, que Brébant avait été surnommé à cette époque "le restaurateur des lettres"? C'est en effet chez Brébant que se réunissaient, à l'heure des repas, les hommes de lettres, les journalistes et les boulevardiers les plus connus, tels que Scholl, Saint-Aignan, Méilhac, Capoul, Guichard et bien d'autres encore. L'ingénieur restaurateur avait pour ses clients des soins raffinés; grâce à lui, elle ne s'aperçut jamais de l'affreuse disette qui régna à Paris pendant le siège. Les menus demeurèrent fort convenables et relativement variés jusqu'à la fin de cette terrible période. Toutefois, les clients étaient tenus d'apporter leur ration de pain.

Brébant traitait généreusement dans toute l'acceptation du mot: il s'arrangeait pour oublier souvent de faire présenter l'addition, et lorsque parfois il commettait cette indiscretion il avait la délicatesse de ne point insister s'il croyait décevoir son débiteur.

Brébant est mort ruiné....

Dents Préhistoriques

Les travaux souterrains, nécessités par la construction des nouvelles lignes du chemin de fer Métropolitain, apportent chaque jour de curieuses surprises. C'est ainsi que, dans les environs de la gare de l'Est, ou à mi-jeu une petite carrière d'albâtre.

Le sous-sol parisien est, du reste, d'une richesse minéralogique singulière. Les récents travaux de la ligne n° 7 (place du Danube Palais-Royal), dans sa partie nord; ceux de la ligne n° 2, également dans la partie nord (porte Maillot-porte de Vincennes); ceux de la ligne n° 3 (Gambetta-Villiers), dans sa partie nord-est, ont révélé l'existence du gypse.

Le manganèse, à l'état de carbonate, existe également en notables proportions.

Sous le boulevard Saint-Germain et la place de l'Opéra, on a fait des découvertes plus curieuses encore. Dans ces lieux, où la partie constituée par des alluvions venues de la Seine, est le plus considérable, on a recueilli un certain nombre, non pas de défenses, mais de dents d'éléphants préhistoriques. Elles étaient dans un parfait état de conservation et d'un volume fort respectable: à peu près celui d'une tête humaine.

Elles ont été envoyées au Muséum d'histoire naturelle.

LE LIVRE D'ALI-BAB.

Hérodote raconte que, de son temps, les Perses faisaient annoncer par un crieur public que des prix seraient accordés à quiconque inventerait un plat nouveau. Les hommes sont devenus trop futiles aujourd'hui pour s'en tenir de gastronomie avec gravité. Ils réservent leur dogmatisme à d'autres problèmes, qui leur paraissent plus sérieux et qui ne le sont pas toujours. L'estomac est traité sans considération, et même sans égard; on lui accorde dédaigneusement les satisfactions nécessaires, mais l'esprit se désintéresse de ses humbles travaux; il n'intervient plus pour attirer et retenir son attention sur la saveur d'un mets, prolonger son plaisir en le raffinant. Les diners modernes sont devenus inattentifs ou distraits. L'art de la guêpe, dont parlent nos ancêtres avec recueillement, et qui impliquait des loisirs et une grande sérénité de caractère est devenu un art inférieur. On ne sait plus manger.

C'est une décadence dont s'inquiètent les médecins et les sociologues. Le mépris de l'estomac conduit un peuple à des désordres physiologiques qui se manifestent souvent par le déséquilibre intellectuel. Un homme qui digère mal est naturellement porté à juger le monde avec aigreur; au lieu de réformer modestement sa constitution, il s'emploie à refaire celle de son pays. Qui dira le nombre de réformateurs dont la patrie est à solder ainsi les embarras gastriques?

C'est une étendue qui n'a pas été faite et qui mériterait d'attirer l'attention des historiens: l'examen sanitaire des grands révolutionnaires. De 1789 à 1794, on ne sut plus manger en France et il est remarquable que le seul géant de cette époque auquel on s'accorde à reconnaître des qualités d'homme d'Etat fut un gourmand: Danton.

Il faut donc apprendre à nos contemporains à manger, pour leur plaisir et pour notre repos. Mais combien l'entreprise est délicate! Et quel sage, aujourd'hui, serait assez audacieux pour s'inspirer de la tradition rapportée par Hérodote en fondant, à l'Institut, un prix de gastronomie, afin de récompenser les bons serviteurs de l'estomac, comme on couronne les travailleurs de la pensée?

Un ingénieur très distingué vient d'aborder cette tâche qui, jusqu'ici, n'avait séduit que des hommes de lettres. Après Dumas père, il a écrit un traité qui porte crûment pour titre: "Gastronomie pratique". Ce livre de 300 pages est un monument digne de ravir à la fois les amateurs de sensations rares et ceux auxquels suffisent les charmes honnêtes d'une cuisine locale, car les petites plats y sont étudiés avec autant de compétence et d'attention que les plats de ménage, et le sage ragout de mouton, le fri-candea bourgeois y sont l'objet de soins aussi minutieux que l'aristocrate faisait au porto ou les frères croustades de purées de bécaune.

L'auteur, qui signe Ali Bab, raconte dans la préface de son ouvrage comment il fut amené à l'écrire: "... Pour ma part, écrit-il, j'avais été arrêté à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir la moindre idée de cet art, et c'est à ce moment seulement, pendant mes premiers grands voyages, alors que, jeune ingénieur, j'allais chercher et étudier des gise-

ments miniers, que j'ai pris goût à la cuisine. Réduits d'ordinaire, mes compagnons et moi, aux produits de la chasse et de la pêche que les indigènes nous faisaient cuire le plus souvent grillés ou bouillis, sans autre apprêt, nous n'avions guère, pour varier un peu nos menus, que la ressource des conserves, dont on se fatigait vite. Nous avions à lutter contre l'inappétence et l'anémie qui en résulte; aussi la moindre innovation était-elle accueillie avec enthousiasme, pour peu qu'elle nous procurât une sensation gustative tranchant sur la monotonie habituelle.

Et voilà comment se forme une vocation. On imagine d'ordinaire que la gastronomie est une science sédentaire qu'on acquiert au coin du feu. Ali-Bab donne un démenti à cette légende. C'est en contraignant le moude qu'il assemble les recettes et délicates recettes où il mêle l'utile à l'agréable, car après avoir guidé les gourmets, il les guérit au besoin, d'aventure, pour avoir cultivé la gastronomie avec trop de soins, ils deviennent obèses. La méthode qu'il expose à la fin de son manuel à propos de l'obésité des gourmets a produit, paraît-il, des résultats merveilleux, et l'on est tenté d'écouter les conseils d'Ali-Bab, si l'on sait qu'il est le frère d'un des plus grands médecins de Paris.

Ce livre avait été écrit pour un cercle d'amis. Il faut remercier l'auteur d'autoriser le public à profiter de sa sagesse.

UNE EPITAPHE.

On remet sur le tapis, quotidiennement la question de la survie possible de Louis XVII. Alors, quelle créance accorder à l'épithète d'«époux», relevée au Père-Lachaise? Dans le voisinage de la statue de Casimir-Perier, se trouve une tombe surmontée d'une pyramide élevée. Déchiffrez l'inscription:

— Ciglit H. Lasne, mort à Paris le 17 avril 1841, à 81 ans, commissaire proposé à la garde de la tour du Temple, le 14 germinal an V.—21 mars 1795.—Il a vu, malgré ses vœux, s'achever dans ses bras la lente agonie de Louis XVII, le 8 juin 1795.

Sur cette troublante énigme historique, les ténèbres se font de plus en plus épaisses.

Le Comte Lamsdorff

La Russie perd en le comte Lamsdorff, mort ces jours derniers, un homme d'Etat de grand talent, de hautes qualités, et la France un ami fidèle, un partisan sincère de l'alliance.

Le comte Vladimir Nicolaievitch Lamsdorff était né en 1845 et avait presque soixante-deux ans. Il fit ses études à Saint-Petersbourg et, dès 1866, entra au ministère des affaires étrangères de Russie.

En 1897, il fut adjoint à M. Mouravieff, ministre des affaires étrangères; puis, en 1900, il devenait gérant de ce ministère. Nommé ministre en 1901, il accompagna à cette époque le tsar Nicolas II, lors de son voyage en France, au mois de septembre.

Au moment de la convocation de la Douma, en mai de l'année dernière, il donna sa démission et fut remplacé par M. Ivoisky. La politique du défunt a toujours été pacifique et il est connu que M. Lamsdorff fut toujours opposé à la politique qui amena la guerre avec le Japon.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les chanteurs, les danseurs, les comédiens, les gymnastes, les animaux dressés qui paraissent chaque jour sur la scène de l'Orpheum offrent au public qui remplit la salle un spectacle de vaudeville d'une variété et d'une attraction peu communes. Il y a matinée chaque jour à l'Orpheum.

TULANE.

"The Gingerbread Man" est une délicieuse comédie musicale qui fait la joie des habitués du Tulane. Ils s'y rendent en foule en matinée comme le soir.

Aujourd'hui commence la vente des places pour les représentations de "The Girl and the Governor", un nouvel opéra comique qui sera joué à partir de dimanche soir par la troupe de Jefferson de Angeli.

CRESCENT.

"The Old Homestead" exerce tout autant aujourd'hui qu'autrefois de l'attraction sur le public; aussi y a-t-il toujours beaucoup de monde au Crescent pour les représentations de ce beau drame. Il est donné aujourd'hui en matinée.

La semaine prochaine: "When Knighthood was in Flower."

LYRIC.

C'est en pleine gloire que la troupe Brown-Baker achève la saison au Lyric. C'est en foule que le public va l'applaudir à chaque représentation de "Monte Cristo", qu'elle joue d'ailleurs avec infiniment de brio et de talent.

La dernière représentation de ce drame émouvant et grandiose est définitivement fixée à dimanche soir.

CELLISTON.

A deux heures et demie, hier après-midi, une collision a eu lieu à l'angle des rues St Charles et Girard entre le car No 268 de la ligne Annonciation et une charrette conduite par Thomas McVey. Ce dernier, jeté à terre, a été blessé au corps. Il a été conduit à son domicile, rue St Joseph, 711, où il a reçu les soins du Dr Gaudet.

Ventes inscrites au bureau d'annonces.

- A. W. Stevenson à Mme Albert LeMore, terrain, Carondelet, St-Joseph, Julie, St-Charles, \$8,000.
Viv Mitchell à J. Vic. Leclerc, terrain, Howard, Freret, Soniat, Robert, \$2,000.
Victor Carraro à James M. Taylor, terrain, St-Philippe, Dumaine, St-Claude, Liberté, \$2,500.
Mme Sid. P. Landry à Chas Lambert et ais, une portion, St-Charles, Prytanée, Thalie et Melpomène, \$3,943.
M. et Mme Eugène Ibois à la Suburban B. & L. Association, un terrain, Johnson, Galvez, Lapeyrouse et Ozaga, \$2,100.
L'acquéreur à Felix Saitalamachia, même propriété, \$2,100.
Peter Ciaccio à John J. Jurisch terrain, Dauphine, Touro, Royal, Français, \$2,300.
Louis G. Zehnes à Florville Whitaker 6 terrains, Magnolia, Delachaise, Clara, avenue Louisiane, \$3,000.
James J. McReon et ais à Leopold Levy 2 terrains, Annonciation, Première, Deuxième, Laurel, \$4,509.
Hy. S. Mische à John Habach 2 terrains, Caffin, Flood, Chartres, Royal, \$1,000.

Advertisement for Uneda Biscuit. Text: "Le seul aliment composé de blé qui soit parfaitement nourrissant est le biscuit soda, et pourtant—le seul biscuit soda duquel ceci soit réellement vrai est le Uneda Biscuit". Includes a list of benefits and the National Biscuit Company logo.

Grèvement blessé. Paul Jacosa, âgé de 35 ans et demeurant rue N. Remparts, 535, a été grièvement blessé par Louis Drewes hier soir dans une querelle à l'angle des rues Toulouse et Dauphine. Les deux hommes étaient querellés dans un restaurant chinois du voisinage au sujet de \$7 que Drewes réclamait à Jacosa. Ils sont sortis sur le trottoir où la querelle a repris, et Drewes a tiré un coup de revolver sur son adversaire, le blessant à l'abdomen. Ce dernier a été aussitôt transporté à l'hôpital et les étudiants ont déclaré sa blessure mortelle.
Indisposition. Wm Smith âgé de 30 ans et domicilié rue St-Pierre, 1015, a été pris d'une indisposition subite hier matin alors qu'il travaillait dans l'établissement de M. Loubat, rue De-catur 205. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.
Autre chute. Lee Zides, un homme de couleur, est tombé d'une charrette; il conduisait à l'angle des rues Canal et Prieur, hier matin vers onze heures et demie, se blessant au corps. Il a été pansé à l'hôpital.
Morsure. Susie Richardson, une diétiste de couleur domiciliée rue Gasquet, 1618, patiotait rue Chalborne près Canal, hier soir vers sept heures lorsqu'elle a été mordue à la jambe par un chien. Elle a été pansée à l'hôpital.
Fracture. En essayant de sauter sur une charrette, qui passait à l'angle des rues St-Philippe et Royale hier matin, Joseph Bonso, un gamin de 12 ans domicilié rue St-Philippe, 726, a eu la jambe fracturée. Il a été aussitôt transporté à l'hôpital.



LES KINERS-MOULIN, A l'Orpheum

Feuilleton

DE

Abelle de la N. O.

No. 87 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE

VIII

LE GRAND DANGER DE LA VIE.

(Suite.)

—Et je puis bien te répondre, moi, qu'avec nous quatre, ton

petit ange ne court pas plus de risques que n'il avait tous les archanges pour le protéger. —Et du bout des lèvres — Tu sais bien qu'il a tout autant de peur qu'une jeune fille... qu'une jeune fille pourrait avoir de la peur de lui!

—Enfin... c'est une trahison... tu ne nous avais pas dit qu'il était avec toi!

—Ma foi, St Stéphane, légèrement embarrassé, je n'y pensais même pas; et, du reste, tu peux constater qu'il ne produit pas l'effet d'un épouvantail à ton amie!

Frinette, en effet, se serait trouvée ridicule de quitter Stéphane et son amie, parce qu'un camarade de promenade se trouvait avec eux.

Et c'était elle qui sortait la première et répondait sans le moindre embarras au salut du jeune homme.

Stéphane les présenta l'un à l'autre, simplement en ces termes: —Mon ami Francis... Mademoiselle Frinette, dite Vif-Ar-gent, l'amie de Marion...

Par un dernier reste d'inquiétude, Marion aurait voulu monter avec Francis aux places de derrière; mais déjà Francis y plaçait la jeune fille et s'installait en face d'elle en commentant tout de suite à bavarder.

—Avez-vous déjà fait quelques promenades en auto, mademoiselle?

—Jamais, monsieur; mais j'imagine que ce doit être très amusant.

—Marion se mit donc à côté de Stéphane; et celui-ci démarra à très sage allure... "pour ne pas effrayer la petite amie", dit-il.

—Oh! monsieur, il me semble que je n'aurais pas peur du tout! —On se sent si gentiment enlevée... et puis on passe si sûrement au milieu des voitures, des tramways! J'ai toujours admiré l'adresse des conducteurs d'automobiles!

—Et peut-être avez-vous éprouvé le désir d'en posséder une un jour, mademoiselle? in-sinua Francis.

—Ah! ah! mais non! dit vivement Frinette; c'est bon pour les millionnaires, cela... et quand on n'a que ses dix doigts pour faire fortune!

—Il y a pourtant, mademoiselle, de jeunes personnes qui ont fait fortune et qui ne possèdent pas plus de doigts que vous!

—Mais ça n'était pas moi, monsieur! répondit presque réchémée Frinette, en lançant un regard acéré à ce jeune homme, comme si elle n'avait vu qu'une intention outrageante dans les paroles qu'il venait de prononcer.

Cette petite indignation, presque de la révolte, avait été si fulgurante que Francis se sentit comme flagellé par cette riposte;

et, tandis qu'il rougissait, il ré-pliqua: —Vous venez de vous méprendre sur ma pensée, mademoiselle, et je vois que votre amie ne vous trompait pas quand elle nous disait que vous avez le caractère... le caractère un peu vil!

Frinette rougit à son tour et se sentit soudain très mal à l'aise en face de ce jeune homme, dont elle aussi avait souvent entendu parler, mais à qui elle n'avait pas attaché plus d'importance qu'à tous ceux dont lui parlait sans cesse cette bavarde de Marion.

—Or, il n'y avait pas cinq minutes qu'elle était en présence de lui, et quelque chose existait déjà entre eux, quelque chose qui avait presque débâté par une querelle... et avec l'extraordinaire vivacité de ses sensations, elle en souffrait vraiment! Son mauvais petit caractère lui jouerait-il donc à la main de ces vilains tours? Et quelle petite sottise elle était d'avoir immédiatement indigné ce jeune homme, dans les yeux de qui elle lisait tant de franchise et de loyauté!

Il demeuraient un assez long moment silencieux, bien que Francis ne cessât plus de la contempler; et comme, tout de suite, elle eût désiré rétablir la bonne harmonie entre eux! Pour cela elle finit par faire plier son orgueil et son mauvais caractère et par demander tout gentiment:

—Alors... qu'est-ce que vous voulez dire tout à l'heure, monsieur?

—Rien, mademoiselle, qui pût vous offenser; car je sais que vous êtes... et ce que vous voulez être... Mademoiselle Marion ne dit pas que du mal de vous... elle vous aime passion-nément, et quand elle se met à bavarder sur votre compte, elle ne tarit pas. C'est ainsi que, sans vous avoir jamais vue, je savais que vous étiez une petite ambitieuse, que vous ne faites que traverser les ateliers de la maison Albrecht...

—Je n'y ai déjà plus!

—Ah!... Alors vous ne pouvez que monter en grade, quand vous entrez dans une autre maison?

—J'y compte bien, monsieur! —Et si vous montez tant que cela en grade, par votre travail, par votre intelligence... pour quoi l'arriveriez-vous pas à faire votre fortune... et de la façon la plus respectable? —Vrai!... C'est bien ça que vous aviez voulu dire!

—Mademoiselle, je ne connais rien de plus vilain que de dégoûser sa pensée.

—Mais... vous habitez avec votre famille, je crois?

—Non, monsieur; je suis installée, depuis deux jours, près de Marion... C'est pour cela que je me trouve avec elle ce matin.

Francis parut un peu étonné; et: —Ainsi... vous allez habiter toute seule?

—Tout à fait, monsieur... Pour quel pas? D'ailleurs, n'aurait-je pas Marion à côté de moi? —Cela n'empêche pas que vous serez seule... toute seule chez vous.

—Est-ce donc mal, monsieur? —C'est plus dangereux, répondit-il d'un ton un peu grave. Mais il ajoutait vivement: —Cependant, quand on a un joli petit caractère comme le votre pour se défendre!

—Si vous n'êtes pas menteur, monsieur, vous êtes vraiment malicieux, taquin!

—Si j'ai ce défaut-là, je parierais bien que vous devez le partager avec moi, mademoiselle!

Elle détourna un peu les yeux, se sentant presque faible soudain. Jamais un jeune homme ne lui avait parlé ainsi, jamais une voix n'avait si bien pénétré jusqu'à son cœur. Et elle aurait voulu s'en défendre, n'avoir plus de regard que pour les passants, que pour l'avenue des Champs Elysées qu'ils remontaient à ce moment, pour les voitures, les autos qu'ils croisaient... Et

malgré elle, son regard se posait sur les prunelles de Francis, qui n'avait pas cessé de la dévisager, extrêmement impressionné lui aussi.

—Ainsi donc, monsieur, repré-sentait-elle avec enjouement, vous me connaissez tout ce cela!

—M. Stéphane est mon seul ami de cœur; bien qu'il soit un peu plus âgé que moi, nous prenons presque toujours ensemble, nos plaisirs, nos distractions; c'est ainsi que j'en ai allé au programme au théâtre avec votre amie Marion, que nous avons soupé quelquefois tous les trois; et comme c'est une très bonne fille et très franche, il faut que régulièrement elle raconte ce qu'elle a sur le cœur. Lorsque je vous ai aperçue tout tout à l'heure pour la première fois, j'ai tout de suite deviné que c'était vous... Et quand on m'a eu dit votre nom, je me suis imaginé très aisément qu'il y avait bien cinq ou six semaines que nous nous étions fait connaissance.

—Vous ne vous étonnez donc pas, monsieur, de ce qu'une jeune fille puisse avoir la prétention de vivre librement dans l'Paris, d'y être respectée, d'y poursuivre honnêtement sa carrière... et même de rêver d'y faire fortune?

—Puisque cela existe déjà dans d'autres pays, pourquoi la France, et Paris surtout, seraient-ils privés d'un tel privilège?

—Alors... pardonnez-moi ce moment d'humeur, si elle en lui tendant la main... Si vous saviez comme cela m'honnie, me révolte, quand on s'imagine qu'une jeune fille ne peut pas faire tout droit son chemin... sous prétexte qu'elle vit librement?